

St Jacques: un chemin 1000 fois réinventé

Thérapeutique, médiatique, artistique, le chemin de Compostelle n'est plus seulement une démarche spirituelle. Retraités, malades, artistes quittent la sédentarité de leur vie pour renaître au contact de ce qu'ils ne connaissent pas. Certains ne reviennent jamais.

Lorsque Sophie Whettnall a pris le chemin de Compostelle, un matin à la fin de l'été 2007, elle a lacé ses grosses chaussures de marche, enfilé un short épais et un T-shirt sans grâce. D'un coup de rein viril, elle a placé son sac à dos sur les épaules, bardé de lourdes fermetures zippées. Elle a relevé la tête et est partie, parée comme il faut pour affronter les épreuves physiques d'une marche de plusieurs centaines de kilomètres. Mais l'artiste qu'elle est, cherchait déjà d'autres signes derrière les exigences de son accoutrement. Manuel Oliveira, le directeur du centre d'art contemporain de Santiago de Compostelle lui avait donné rendez vous à Compostelle pour que le chemin lui soit source d'inspiration. Il s'agissait donc pour elle d'arriver à son rendez vous à pied. Partie de la ville de Léon, située à 350 km de Santiago, elle a marché 15 jours pour que s'opère dans le secret de son être, la transformation du chemin en une proposition artistique.

Mais le chemin a très vite dicté ses exigences auxquelles elle s'est soumise avec enchantement: la marche et ses affres physiques, la pluie et la tempête, puis le plaisir constant et tout au long, de la découverte des pèlerins arpentant comme elle des chemins immémoriaux où des millions de pas ont précédé le sien, ponctués de chapelles où écouter le murmure religieux venu d'époques lointaines. Le chemin avait pris toute la place intérieure de Sophie. Ce n'est qu'au cours de la dernière montée vers Compostelle qu'elle a laissé murir en elle deux histoires récoltées auprès d'autres pèlerins: la première qui racontait comment les Seigneurs payaient des hommes pour faire le chemin et expier à leur place; la seconde sur la présence de prostituées dont les hommes étaient plus friands parce que tout juste lavés de leurs péchés. Ces deux histoires véhiculaient un détournement de l'usage du chemin qui a frappé l'artiste. Et si, le détournant à son tour, elle restaurait au grand jour, sa part de féminité enfouie dans son sac à dos? C'est donc vêtue d'une robe légère et perchée sur des talons, incarnant, exaltant « la femme iconique », loin des pénitentes ou des prostituées, que Sophie a alors décidé de poursuivre le chemin jusqu'à son extrême terme, le finisterra. Accompagnée d'une caméra la prenant de dos et d'une autre placée à hauteur de son regard, l'artiste a sur 100 km initié une voie nouvelle reliant, non sans peine, femme et marche, féminité et démarche spirituelle. « *Je ne travaille pas sur la violence faite au corps de la femme* », précise l'artiste, « *mais je voulais représenter une femme traversant tout, les chemins en terre et les routes asphaltées, les descentes et les montées, une femme que rien n'arrête* ».

PARTIR OU MOURIR

Métamorphose de l'être sur le chemin et des chemins par les êtres qui l'empruntent, St Jacques de Compostelle n'a jamais été un tracé figé. Depuis que le pèlerinage est apparu, vers l'an 1000 et que tout en n'ayant jamais cessé d'exister, il a été redécouvert dans les années 70, il a continuellement fécondé hommes et lieux. Cette épine dorsale de la chrétienté orientée vers le point le plus occidental du continent, s'est laïcisée, accueillant en 2017 plus de 300 000 pèlerins qui sont loin d'avoir seulement des motivations religieuses. Mais tous se caractérisent par une chose: rompre avec la sédentarité trop clôturée de leur vie et explorer la brèche que se tient dans le silence de chaque existence. Révélée à l'occasion d'une rupture, d'une lassitude, d'un deuil, d'une maladie, d'une perte de situation, elle met le pèlerin en marche. Une fois franchie les portes de sa demeure, il s'ouvre à ce qui vient, -l'épreuve physique d'abord, ensuite, selon les mots de Jean Christophe Rufin dans *Immortelle randonnée**, « *la délivrance des tourments de la pensée et du désir... pour devenir un homme qui marche... et cherche son salut* ». Pour Claire Colette ces étapes décrites, ne sont pas que vaines phrases. Elles ont une résonance vécue. Dans la saveur

du chemin*, cette assistante sociale au passé chargé d'échecs raconte comment elle quitte un matin sa maison de Louvain la Neuve pour s'engager dans un périple de 3 mois jusqu'à Compostelle. A 53 ans, elle laisse derrière elle, maison, travail et enfants, mais emmène la plus symbolique des épreuves de sa vie: la fibromyalgie, une maladie épuisante qui rend tout effort musculaire et articulaire particulièrement douloureux. Faire le chemin de St Jacques avec cette maladie s'apparente à vouloir lancer un javelot sans bras. Mais peut-être est-ce précisément cette impossibilité apparente qui tente Claire Colette, pressentant que rien de grand ne naîtra d'une petite épreuve. Tout au long des 2400 km qui la séparent de son point d'arrivée, elle va engager un corps à corps qui va bouleverser son âme. Durant ces trois mois, elle prend des notes et met encore 7 ans à les consigner dans un livre qu'elle veut « *d'utilité publique pour nécessiteux de l'âme* ». « *Si je n'étais pas partie, je ne serais sans doute plus en vie* », raconte-t-elle, elle qui était arrivée à un point de la vie où il faut soit changer, soit mourir, selon les mots de Luc Adrian, un autre pèlerin et journaliste. Au retour, la maladie l'a quittée, donnant naissance à ce qu'elle appelle sa seconde vie. Abandonnant d'abord cigarettes et alcool, ainsi que sa dépendance à l'égard de tous les canaux de la fausse urgence que sont les téléphones portables et les médias en général, elle retourne à la vie professionnelle en accompagnant désormais des personnes déficientes mentales. Elle prolonge également l'aventure au sens intime, celui de la vie intérieure, qu'elle cherche à partager. Ayant intégré un projet d'habitat groupé, elle découvre enfin qu'il se situe à 50 mètres d'un des chemins de Compostelle traversant la Belgique, la Via Gallia Belgica et accueille des pèlerins, un autre de ses rêves.

UNE SOCIABILITE REPARATRICE

Ce récit d'une résurrection ordinaire est contagieux. Depuis quelques années, le chemin est de plus en plus souvent parcouru par des personnes en quête de soins. « *Il est devenu un outil thérapeutique* », explique Gaële de la Brosse*, « *mais aussi médiatique: nombreuses sont les personnes qui marchent pour faire connaître une cause* ». Malades, marginaux, originaux s'y retrouvent, créant dans leur sillage une sociabilité réparatrice qui peut déboucher sur une ouverture spirituelle. Mais celle ci n'est pas toujours, loin de là, la motivation première des pèlerins. Même Jean-Pierre Duquenne, qui a aujourd'hui 90 ans et se dit chrétien pratiquant, n'est pas parti pour « *le salut de son âme* ». Lorsqu'il s'est engagé pour la première fois sur les chemins en 1993, de Puy-en-Velay en France jusqu'à Compostelle, il répondait simplement à un désir ancien qu'il n'avait pas eu le temps de satisfaire avant l'heure de la retraite. Certes il avait lu le Guide du Pèlerin du moine Aimery Picaud rédigé en latin en 1240 et était pétri de culture chrétienne. « *J'ai surtout découvert une liberté extraordinaire* », confie le « jeune » homme qui n'a même pas souffert d'une ampoule au pied durant sa marche, « *en rentrant j'ai eu du mal à me réadapter. Le chemin vous change, mais je ne peux pas dire comment: c'est très profond et très subtil* ». Le moment le plus intense de son voyage a été l'arrivée à St Jacques qui l'a laissé « *totalemment désarmé* ». Ayant atteint Compostelle un 25 juillet, jour de la fête de St Jacques qui tombait de surcroît un dimanche, il pouvait prétendre, selon le droit canonique, à une « *indulgence plénière transférable* », en d'autres termes, une rémission totale devant Dieu de la peine temporelle nommée pénitence, mais transférable à quelqu'un de son choix. Pour pouvoir en bénéficier, il fallait se confesser. Agenouillé devant un prêtre, Jean-Pierre Duquenne était alors si ému qu'il n'a pas osé prononcer un mot, mais l'indulgence transférable a été envoyée à son beau-père qui était malade. « *Ce n'est pas un papier, un récépissé* » précise non sans humour, Jean-Pierre Duquenne, « *c'est inscrit dans le coeur pour l'éternité* ». Depuis, le jeune retraité a fait plusieurs autres portions de chemin, dont le Camino Del Norte qui longe la côte espagnole et refait le chemin de Puy en Velay jusqu'à Conques. L'expérience renouvelée a été si marquante qu'aucun détail de ces périple n'a été oublié: à ses deux petites filles qui arpentent désormais le chemin elles aussi, il peut suggérer quel auberge choisir dans tel village et quel chemin prendre à l'orée de tel bois plutôt qu'un autre. S'il ne peut plus s'engager dans une marche aujourd'hui, à moins de « *tenter le Seigneur* » comme il dit, Jean Pierre Duquenne fait partie de ceux que l'on pourrait appeler les 'multirécidivistes', lesquels ne sont passibles d'aucun autre crime que de retourner vers le chemin de manière chronique.

LE CHEMIN: LA FIN D'UN MYTHE?

Comme tout dépend du regard que l'on porte sur les choses, l'éloge du chemin n'est cependant pas unanime. Suzanne Dubois et André Linard sont partis de Bruxelles en 2008. Leurs raisons? Elles rejoignent essentiellement celles évoquées par d'autres: ouvrir la brèche de la fragilité fondamentale, se délester et rencontrer ce qui n'est pas connu, placer son humble pas dans les pas d'une humanité intemporelle. La dimension religieuse ne les intéresse pas. « *Toute proportion gardée, il y avait peut-être un forme de contestation de l'idéologie dominante* », risquent les deux auteurs. Pour tenter de se frayer un chemin comme l'auraient fait les pionniers, ils décident de prendre le chemin de Tours et de Poitiers à St-Jean-Pied-de-Port. La traversée de la France est enchantée. Ils aiment chercher l'itinéraire plutôt que de suivre les flèches. Ils redécouvrent la sensation vivifiante de n'avoir ni la sécurité d'un toit pour la nuit, ni celle d'un lieu, -ne fut ce qu'un seul café-, pour se restaurer. Ils apprécient les rencontres insolites sur un chemin où à chaque étape ne se retrouvent que quelques pèlerins comme sortis d'une épopée et surtout, l'accueil offert par les hébergeurs, « *qui vous apprennent à recevoir sans rien donner en échange* ». 50 jours de marche comme une longue traversée heureuse, jusqu'à ce que Suzanne et André atteignent le Camino Francés, la portion de chemin en territoire espagnole, qui relie les Pyrénées à St-Jacques de Compostelle. Là, c'est le choc et la désillusion. « *Pour la première fois, nous avons l'impression d'être sur une autoroute à pèlerins* », racontent-ils. En quelques heures, ils rencontrent plus de pèlerins qu'en deux mois en France. Mais ce n'est pas tant le nombre qui les gêne que les comportements qui les accompagnent: dès 14h, c'est la ruée vers les hébergements pour avoir une place, qui parfois est toute entière occupée par des « coquillards », -ceux qui profitent des hébergements bon marché, sans parcourir le chemin. A l'heure du repas, les pèlerins se bousculent dans les cantines et comme dans un camping bondé en été, ils font ensuite la file pour une douche, l'usage d'une machine à linge ou l'achat d'une cannette à un distributeur, sans parler du peu d'accueil reçu par les hébergeurs, sans doute lassés par une telle cohue.

André et Suzanne se désolent et se demandent si le chemin ne va pas en mourir. Dans leur livre « *Compostelle: la mort d'un mythe?* », ils racontent leur amour du chemin et leur peine, vécue comme une trahison, devant la tournure commerciale que prend le chemin en Espagne. Ils entrevoient le déclin du chemin comme celui de tous les lieux touristiques transformés en biens consommables et rejoignent la critique de Jean Christophe Rufin qui dénonce un sa transformation en un 'produit offert à la consommation dans le grand bazar post moderne'. Mais le livre semble écrit pour conjurer un funeste sort plutôt que pour se détourner du chemin. Car André et Suzanne sont retournés vers le chemin et rêvent même de s'y installer un jour comme tant d'autres pour recevoir des pèlerins ou développer une activité sur un chemin parallèle. Car pour eux, le chemin ne s'est pas arrêté à Compostelle, ni à l'expérience espagnole. Comme pour nombre de ses pèlerins, le chemin n'aura jamais de fin. **Laurence D'HONDT.**

***Compostelle, la saveur du chemin, Claire Colette, Academia/littérature, 2015, 22,50 Euros, 244 pages**

****Compostelle, La mort d'un mythe, Couleur livres, 2010, 131 pages, 14 Euros**

***** Immortelle Randonnée, Jean Christophe Rufin, édition Guérin/ Gallimard, 2013, p..., ...**

